

Débat sur les questions de la passe et de la fin d'analyse *

Autour des livres de
Érik Porge,
La lettre du symptôme. Version de l'identification
Michel Bousseyroux,
Au risque de la topologie et de la poésie.
Élargir la psychanalyse

* Rencontre organisée par les élus du Pôle 14, le samedi 19 novembre au local de l'EPFCL.
Transcription de M. Oishi avec S. Henry et C. Parada. Transcription revue par les auteurs.

Introduction d'Armando Cote Jaclaque han

« Tu ne peux pas te relire mais tu peux signer ¹. »
« Eh bien, écoutez, puisque j'en suis arrivé là à cette heure, vous devez en avoir votre claque, et même votre *jaclaque*, puisque aussi bien j'y ajouterai le *han* qui sera l'expression du soulagement que j'éprouve à avoir parcouru aujourd'hui ce chemin. Je réduis ainsi mon nom propre au nom le plus commun ². »

Au moment de conclure, Lacan faillit prendre ses cliques et ses claques, partir sans rien laisser de l'odyssée topologique. Tel un écho, les auditeurs des dernières années du séminaire commencèrent eux aussi à en avoir leur claque. Heureusement, parmi certains de ces auditeurs, il y eut certains « claqueurs » qui accompagnèrent Lacan jusqu'à la généralisation du nœud borroméen. Pourtant, trente ans après, l'effet de claque du dernier Jaclaque han se fait encore ressentir, tel un effet du réel, qui tient compte du temps, il ne parle plus à ses auditeurs, mais à nous. La topologie a plutôt une tête à claques, mais grâce aux écrits de Michel Bousseyroux ³ et d'Érik Porge ⁴ nous l'approchons avec plus d'indulgence. Avant de leur donner la parole, nous allons dire quelques mots sur la question de la fin de l'analyse.

Dans son *Journal clinique* ⁵, Ferenczi semble doté d'une patience sans limites où il se dit prêt à tout pour poursuivre le but de la guérison. Mais il constate que le névrosé ne peut guérir car il ne renonce pas au plaisir de son fantasme, soit au mensonge inconscient.

Pour cet auteur, la fin d'analyse se dessine dans l'extraction et l'extinction du fantasme au nom de la vérité. Cette exigence

1. R. Char, *Fureur et mystère*, Paris, Poésie/Gallimard, 1967, p. 111.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, p. 89.

3. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie, Élargir la psychanalyse*, Paris, Érès, coll. « Point Hors Ligne », 2011.

4. É. Porge, *Lettres du symptôme, version de l'identification*, Paris, Érès, coll. « Point Hors Ligne », 2010.

5. S. Ferenczi, *Journal clinique*, janvier-octobre 1932, Paris, Payot.

ferenczienne concernant la fin de l'analyse va de pair avec l'exigence liée à la formation de l'analyste, qui doit toujours dire la vérité et qui doit alors être hors fantasme. Dans son article « Sur le problème de la fin de l'analyse » (1928), Ferenczi écrit : « L'analyse est véritablement terminée lorsqu'il n'y a congé ni de la part du médecin ni de la part du patient; l'analyse doit pour ainsi dire mourir d'épuisement ⁶. » Ces mots s'incarnèrent dans la mort de Ferenczi qui meurt d'épuisement suite à une maladie en 1933, comme s'il incarnait dans sa personne la tragédie de son destin analytique. Avant sa mort, Freud lui fit part avec fermeté de son désaccord quant à ces conceptions, notamment sur la fin de l'analyse.

Depuis, beaucoup de choses ont été dites et écrites autour de la question de la fin d'une analyse. Guérir comme but de la fin d'une analyse est une idée qui n'a plus cours chez Freud et Lacan.

Dans son dernier livre, *Lettres du symptôme*, Érik Porge montre comment Lacan associa deux notions originellement très éloignées l'une de l'autre : l'identification et le symptôme. Ainsi, Lacan propose non pas la réduction du symptôme mais l'identification à ce dernier. Lacan, une fois de plus, va à l'encontre de toute idée reçue. En cheminant avec Érik Porge, nous pouvons emprunter la route dessinée par Lacan pour arriver à soutenir que le symptôme n'est pas une métaphore mais ce qui fait limite à la métaphore dans le nœud. Le symptôme devient le réel du réel de la métaphore.

Le nœud dévoile l'escroquerie de l'éternité, de vérités éternelles, le nœud montre que le temps est « une succession des instants de tiraillement ⁷ ». Il s'agit dans ce livre de tirer les conséquences de la solution topologique du nœud dit généralisé. Cette solution topologique produit un virage assez impressionnant de la proposition de Lacan de 1967 et son réajustement en 1976 où l'objet petit *a* n'est plus un objet bouchon, mais débouche, paradoxe de la fin. Érik Porge pose alors la question aux écoles qui ont comme texte fondamental la « Proposition de 1967 » : dans quelles mesures sont-elles prêtes à prendre en compte et à adapter la passe aux changements de 1976 ⁸ ?

6. S. Ferenczi, « Le problème de la fin d'analyse », dans *Psychanalyse IV, œuvres complètes, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 50.

7. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.

8. É. Porge, *Lettres du symptôme, version de l'identification*, op. cit., p. 163.

Il faut un temps particulier pour en finir avec l'horreur, l'effroi, l'inhibition et l'angoisse de la fin. Un temps propre à la fin, un temps qui *presse*, propose Michel Bousseyroux dans son dernier livre *Au risque de la topologie et de la poésie, élargir la psychanalyse*. Un nouveau décompte du temps qui permettra à l'analysant de pousser la porte, pour trouver quoi ? « Derrière la porte de sortie encore fermée, du temps logique il n'y a rien... *que ce qui manque*. Pour l'ouvrir, il faut qu'autre chose que l'objet petit *a* la pousse : le réel, l'inconscient réel ⁹. » C'est le manque du manque qui pousse à ouvrir avant qu'il ne soit trop tard.

Pourquoi la topologie ? Plusieurs réponses sont possibles à la lumière de la lecture des livres de Michel Bousseyroux et d'Érik Porge : la topologie est nécessaire parce qu'une modification de la structure doit avoir lieu avant la fin et pour pouvoir rendre compte de cette modification. Ainsi, la passe et la modification de la structure se produisant en fin d'analyse ne sont pas conceptualisables sans la topologie. Une école qui prend au sérieux la question de la passe doit de fait prendre au sérieux la topologie, ce qui signifie prendre au sérieux la pratique du dire.

L'expérience analytique a affaire à un temps qui *presse* ¹⁰, non seulement pour conclure mais à un temps qui *presse* et qui *pousse* le sujet à l'entrée en analyse. Il y a donc un autre temps que le temps chronologique qui *presse* le sujet à satisfaire quelque chose, une urgence subjective. Mais la question de ce qui a pesé dans cette urgence pour trouver la fin se pose. Michel Bousseyroux dit : « C'est l'affect qui donne à l'inconscient, quand dans la cure il se manifeste, son poids du réel. Et celui qui marque la fin n'est ni l'angoisse, ni l'horreur, ni la déprime : c'est la satisfaction ¹¹. »

Sans cette pesée du poids du réel de l'urgence, pas d'analyse finalisée. C'est cette logique implacable que dévoile la topologie, l'entrée en analyse est en lien avec la fin. Une analyse peut devenir un entretien infini avec l'inconscient, si l'analyste ne tient pas compte dès l'entrée de la question de la fin. La mort d'épuisement de Ferenczi en est un exemple possible.

9. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie...*, *op. cit.*, p. 287.

10. J. Taubes, « *Le temps presse* » *du culte à la culture*, Paris, Seuil, 2009, cité par M. Bousseyroux.

11. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie...*, *op. cit.*, p. 262.

Lacan a commencé, contre tous, à raccourcir les séances, à varier leur durée et ensuite il a inventé la passe, ce qui pose la question du temps collectif, du passage de l'individuel au collectif. Érik Porge, dans le dernier chapitre de son livre ¹², nous donne des indications sur cette logique. Une question se pose à la communauté dite *lacanienne* : pourquoi face aux séances variables il existe une tendance à pratiquer des analyses très longues, comme si une *doxa* s'était glissée, comme si on avait peur de rater l'acte ? Il est fréquent d'entendre dire qu'au bout de cinq ans d'analyse, c'est simplement « le début », dix ans « ça va » c'est déjà pas mal ; de quoi s'agit-il dans cette *doxa* ? Peut-être est-ce le discours du maître qui parle, mais pas le discours analytique qui cherche à mettre en bouteille, j'entends bien en bouteille de Klein, le temps pour comprendre : « La façon de penser la fin conditionne, commande directement la manière d'analyser, dont il concerne le devenir de chaque analysant ¹³. »

Comment venir au bout de l'infini ? C'est le thème, me semble-t-il, que développent les deux livres. Mais s'approcher de la topologie n'est pas simple, elle produit un effet d'inhibition, voire d'angoisse. Jean-Michel Vappereau ¹⁴ a repéré trois attitudes différentes que l'on peut retrouver à l'égard de la topologie.

La première est *l'ignorance*, situation la plus courante qui fait porter la responsabilité aux spécialistes, une deuxième est l'attitude de *timidité studieuse*, nécessaire mais insuffisante, et la dernière est une *pratique effective* de la topologie, ce que Lacan a fait dans ses dernières années d'enseignement. Depuis la mort de Lacan, il y a trente ans, un courant prétendument topologique s'est développé sous le label des lacaniens, mais il a fait le plus grand mal à la transmission de la psychanalyse. Jean-Michel Vappereau l'appelle une « topologie fantastique ».

Les livres de Michel Bousseyroux et d'Érik Porge s'insurgent contre ce courant et s'inscrivent dans une pratique effective de la topologie, au plus près de la pratique topologique de Lacan.

12. É. Porge, *Lettres du symptôme, version de l'identification*, op. cit., p. 150-182.

13. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie...*, op. cit., p. 265.

14. J.-M. Vappereau, dans *Nœud, la théorie du nœud esquissée par J. Lacan*, Paris, Topologie en extension, 1997, p. xx et xxi.

Il faut avancer avec prudence. Le dernier Lacan se tait, il faut se taire sur ce qui ne se laisse pas dire, il faut montrer sur ce qu'on ne peut pas taire.

Jean-Claude Milner consacre son dernier chapitre du livre *L'Œuvre claire*¹⁵ au « dernier » Lacan. Il y propose une lecture de l'ensemble de l'œuvre lacanienne, qu'il divise en trois « classicisme ». Le premier concerne la langue, la structure de la science. Le second concerne le moment où Lacan revient sur lui-même pour trouver l'instabilité de son premier développement... Pour Jean-Claude Milner, le pivot du second classicisme de Lacan est le mathème, comme idéal, comme but de la transmission intégrale... Enfin, Jean-Claude Milner propose un dernier chapitre qu'il appelle déconstruction dans la mesure où Lacan propose l'achèvement du mathème ; la dissolution du mathème est la dissolution de l'école. Mais c'est la trouvaille du nœud qui permettra à Lacan d'abandonner toute illusion de formalisation mathématique¹⁶ de la psychanalyse. Jean-Claude Milner avait posé la question suivante, en 1995 : l'œuvre de Lacan est-elle inachevée ? Il me semble que les deux livres « écrits » qui nous rassemblent aujourd'hui ne proposent pas une, mais plusieurs réponses à cette question et permettent un franchissement, voire un élargissement de la psychanalyse.

Le nœud se révèle autre chose que la bande de Möbius, le cross-cap. Le nœud n'est pas mathématisé, mais il fonctionne à ne pas l'être. J'ai été fort impressionné par l'écrit de Michel Bousseyroux qui est non pas seulement à lire mais plutôt, comme le disait Michel Foucault de certains écrits, une boîte à outils.

Ces deux auteurs nous invitent à élargir, à franchir la psychanalyse. Cela est bien difficile et requiert surtout de connaître les limites, les frontières de la psychanalyse, ce qui n'est pas à la portée de tous. Élargir sans tomber dans le puits sans fond de la psychologie des profondeurs mais de la rigueur de la topologie et de la poésie. C'est cela qui nous réunit cet après-midi. Quelle psychanalyse pour le XXI^e siècle ?

Pendant plusieurs années il était question de la « traversée du fantasme » et même du fantasme fondamental. Dans la lecture

15. J.-C. Milner, *L'Œuvre claire, Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Seuil, 1995.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, p. 116.

topologique, le fantasme est mis à l'écart pour donner une place au symptôme, pour cela deux mouvements sont nécessaires : non pas la traversée du fantasme, mais le renversement du fantasme par l'inversion de la demande au niveau de la pulsion. Il faut retourner le mouvement de l'être pour produire une identification au symptôme, pour cela il faut mettre en bouteille le temps pour comprendre. Le temps du retard, petit retard de la demande, pour que l'objet *a* puisse entrer. Avec le nœud borroméen, en 1972, le statut de l'objet a changé, il ne s'agit plus d'une surface mais d'un point de coïncement du nœud, d'où l'importance de l'identification au symptôme. La fin d'analyse se définit davantage par l'identification au symptôme que par la traversée du fantasme. À partir de 1976, l'inconscient est pensé par Lacan comme inconscient réel plutôt que par l'objet. La conceptualisation de l'interprétation sera complètement remaniée suite à tous ces changements.

Avant de passer la parole à Michel Bousseyroux et à Érik Porge, je tenais à les remercier vivement pour avoir accepté notre invitation, leurs interventions et échanges avec la salle nous permettront de préparer notre Troisième Rencontre internationale.

« L'acte est vierge, même répété ¹⁷ » disait le poète, notre rencontre autour de la topologie a comme centre l'énonciation qui permettra d'interpréter l'alchimie du verbe. Mais la topologie est le temps, c'est la fin et le renouvellement, c'est une sorte de *Finnegans Wake*, c'est-à-dire : de fin et *again*.

Armando Cote présente une bouteille péruvienne comme représentation d'une bouteille de Klein, bouteille péruvienne qui a la particularité de se remplir par le cul et dont l'eau ressort par le dessus.

Michel Bousseyroux : La bouteille de Klein ne peut se représenter dans notre espace. Elle est imprésentable ici, car elle nécessite quatre dimensions. Il faut tricher pour la présenter dans notre espace à trois dimensions. Il faut que la sortie forme une anse qui pénètre dans le cul de la bouteille. Il n'y a qu'un seul trou, là où habituellement il en faut deux. On est obligé d'opérer une coupure dans le vase et d'extraire une pastille pour que l'anse la pénètre, de faire une singularité et de traverser le vase.

17. R. Char, *Fureur et mystère*, op. cit., p. 98.

*
* *

Intervention de Michel Bousseyroux

Je vais vous parler du point où j'en suis, sur ces questions de la passe et de la fin, aujourd'hui, ce qui signifie que ce que je peux m'aventurer à vous en dire, ici et maintenant, a quelque peu bougé par rapport au moment où j'ai écrit le dernier chapitre de mon livre, il y a très exactement un an. Ce où j'en suis aujourd'hui se situe précisément dans l'après-coup de mon exposé au séminaire École sur l'interprétation, le 13 octobre, où j'ai avancé une thèse sur l'interprétation de fin comme raboutage du symptôme au réel qui produit le borroméen généralisé, et en avant coup de mon exposé pour la Rencontre internationale d'École de décembre où je compte parler du dénouement.

Du où de ce où *j'en suis* je peux dire qu'il n'est pas loin des questions que traite dans son livre Érik Porge, avec qui j'ai déjà eu l'occasion de discuter par courriel à propos de la parution dans *Le Mensuel* de mon article intitulé « Position du symptôme », car il avait des objections à me faire sur un point de lecture du séminaire *R.S.I.*, et qui, venant de terminer de lire mon livre, a relancé avec moi une discussion à propos du texte de Lacan dans le catalogue Rouan. C'était au début de juin dernier, où il me faisait part de son souhait que nous ayons un débat public. Nous y voilà donc, et je m'en réjouis ! Je m'en réjouis d'autant plus que j'aime lire vos livres et vos articles et que je me souviens encore avoir écouté avec le plus vif intérêt vos exposés aux journées de l'École freudienne de Paris sur le mathème, en 1976, et sur la transmission, en 1978, où, du vivant de Lacan, vous parliez de la vérité en psychanalyse et du *Nœudipe*.

Que la topologie et la poésie aient pu servir à Lacan pour penser les questions de la passe et de la fin d'analyse, et en particulier les repenser borroméennement, est la thèse centrale de mon livre, à quoi sa troisième et sa quatrième partie apportent quelques développements.

La lecture de la deuxième partie est un préalable nécessaire à la compréhension des nouveaux enjeux de l'approche borroméenne

du dernier Lacan. Les séminaires d'après *Encore* permettent d'en construire l'axiomatique. J'en pose les trois premiers.

Axiome 1. *Le réel commence à trois, aux trois que sont R, S, I.*

Axiome 2. *Le réel n'est pas pré-noué de tout temps.*

Axiome 3. *C'est le dire qui fait nœud, qui effectue le nœud.*

« Le symbolique, l'imaginaire et le réel, dit Lacan dans "La troisième", c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Ils n'émergent que pour et par ce discours. » Les trois émergent pour et par le discours analytique où c'est le symptôme qui les noue, le symptôme comme quatrième rond. Car le problème, avec ces trois, c'est qu'ils sont non seulement interchangeables, substituables, mais qu'ils sont équivalents et que la confusion due à leur indistinction est ce par quoi Lacan définit la paranoïa. Le symptôme en tant que quatrième rond, soit le symptôme du *parlêtre* ou de LOM comme effectuation de l'inconscient (qui n'est pas le symptôme du névrosé, retour du refoulé avec son sens phallique), est la condition de sortie de la régression topologique au trèfle paranoïaque. Ce symptôme quatrième a une fonction précise : *il se couple au symbolique (au savoir parlé de l'inconscient) pour nommer le défaut du symbolique à signifier*. Cette fonction se retrouve chez Joyce qui, par son sinthome et malgré sa psychose latente, rétablit un nouage à quatre.

À la fin du séminaire *R.S.I.*, Lacan laisse entrevoir la possibilité de généraliser cette théorie de la nomination, dont la fonction est de suppléer à l'inconvenance majeure des trois à se nommer distinctement : il la généralise à l'inhibition et à l'angoisse, la première pouvant comme quatrième rond, de la même façon donc que le symptôme, faire nomination non du symbolique mais de l'imaginaire, et la seconde pouvant comme cinquième rond faire nomination du réel – ce *jump* au cinquième, voire au sixième rond pour nommer le réel étant nécessité par les prérequis que Lacan se donne pour établir la *position* borroméenne du symptôme, ainsi que je l'ai montré dans le livre. Lacan n'ira pas, dans sa théorie des suppléances possibles, au-delà de six, le sixième étant alors le fantasme qui en nommant la faille du réel effectue, différemment du symptôme, le nouage du *parlêtre*.

Cette axiomatique borroméenne conditionne la façon dont les questions de la passe et de la fin peuvent se penser borroméennement

parlant. On pourrait donc réévaluer, réexaminer la « Proposition sur la passe du 9 octobre 1967 », qui relève d'une conception préborroméenne de la passe et de la fin, à la lumière ou à la lueur de la « Proposition du 17 mai 1976 » sur la passe de fin qu'est la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », quitte à devoir en éclairer les obscurités pariétales, dans la grotte des derniers séminaires sur *Le Moment de conclure* et *La Topologie et le temps*, avec la torche du borroméen généralisé.

Je rappelle encore la topologie qui répond de la passe par l'objet version « Proposition de 67 » et qui est exposée dans « L'étourdit » : *l'analyse reproduit le tore de la névrose et y opère successivement un pli, une coupure et une couture*. Le pli est celui du sujet supposé savoir à l'entrée dans la névrose de transfert, pli qui fait du tore une bande de Möbius feinte. La coupure est celle fermée et à double tour du *dire* de l'interprétation qui fait passe, de produire la bande bilatère de l'objet *a* qui chute de cette coupure. La couture est celle bord à bord qui de cette bande bilatère fait une bande unilatère de Möbius, à laquelle Lacan fait correspondre la fin de l'analyse comme stable de la mise à plat du phallus. Simple comme bonjour, avec du papier et des ciseaux ! Mais que d'années il faut pour que dans la cure ça se fasse !

Ce modèle topologique de l'opération analytique n'est pas borroméen *mais il est nodal* : la coupure dessine un nœud sur le tore et ce nœud torique, dit de trèfle, se retrouve être à la fin le nœud de bord de la bande. Lacan a aussi exploré, en 1965, un autre modèle topologique de la passe, *plus tordu*. C'est la bouteille de Klein, à laquelle un chapitre de mon livre est consacré. Elle est faite de deux bandes de Möbius de demi-torsions inverses cousues bord à bord. Dans notre espace 3D, elle équivaut à un slip de Möbius, soit un tore troué avec une demi-torsion, mais en tant que pure surface elle est un tore qui se noue dans un hyperespace de dimension 4, de sorte que *c'est un nœud qui n'est pas lisible sans la dimension temps*. Je montre que la coupure de la passe sur la bouteille de Klein sépare les deux bords de l'être du sujet que sont son être de vérité et son être de savoir et que la topologie kleinienne permet d'éclairer ces problèmes cruciaux de la psychanalyse comme celui de la nomination, de l'identification et du temps logique.

Je montre aussi que le tore de Klein troué peut se dédoubler et que la structure de sa doublure, contrairement à celle *commutative* du

tore sans demi-torsion de la névrose par laquelle *le sens se torréfie* comme doublement joui, s'oppose à ce que le sens puisse être, comme phallique, plein de lui-même. Si bien qu'on pourrait parler de passe kleinienne, je veux dire de passe par l'*étrou*, comme le dit Lacan dans un des manuscrits qu'il confia à Jean-Michel Vappereau, y parlant de ce qu'il aurait dit du poème que, comme *papouète*, il s'estime être, si à la passe il s'était risqué – *étrou dont son nom propre est le bouchon*, qu'à le réduire au commun de ce qui, du même coup, fait fonction surface et temps il fait sauter en le signant *Là quand*.

Ce poème que Lacan se dit être a quelque chose de parménidien. Mais il ne pose pas la question de *ce qui est ou n'est pas*. Sa question est *onto-topologique* : être où ? C'est le « où », c'est le *topos* qui fait question et qui tombe dans l'*étrou*. Mais cette question d'espace, ou plutôt de ce *n'espace* créé par le trou et qui nécessite révision de l'esthétique de Kant, se retourne en *réponse du temps*, avec la signature : *Là quand*. Lacan, d'ailleurs, ne fait pas que réduire son nom propre au commun de deux adverbes de temps. Signant *Là quand*, il se fait *unité de temps*, comme le prisonnier du temps logique qui sort là quand il se sait blanc. Signer le poème qu'on est sans en être l'auteur, c'est casser le fil, le fil du roman, le fil de l'*histoire*, c'est casser le *motérialisme historique* de *lalangue* en se faisant, non pas le fils du temps, non pas le père du temps, mais l'enfant-temps, comme le frère Héraclite disant que le temps est un enfant qui joue pour jouer, pour jouir donc. Pas moyen, dirai-je, de signer le poème, le fragment de poème que l'inconscient-*lalangue* m'a fait être sans jouer à la *mourre*, où c'est la faux du temps qui pousse le bouchon du réel.

Cette question du bouchon et de l'*étrou* m'amène à l'autre passe, celle de l'*autre Proposition*, la « Proposition de mai 1976 » sur *la passe par le réel comme condition de la fin* : pas d'analyse finie, pas de fin qui satisfasse sans prise en compte du réel tel que Lacan l'y définit comme *manque du manque*, le réel ne sortant de la course à la vérité menteuse et à son « sens-issu » que comme bouchon, *bouchon du manque* qu'est l'objet cause du désir, avec cet effet retard qu'il peut produire et entretenir dans le temps de la fin d'analyse, comme délai, prolongation (*die Frist* de Jacob Taubes) que ne cesse d'étirer le *katéchon* paulinien et que j'ai appelé l'*effet Pénélope*. L'inconscient est réel, réel troué, pour autant qu'il est ce bouchon qui obture la voie du sens. Ce bouchon est situable sur le nœud de deux façons, le réel

pouvant soit boucher le rond de l'imaginaire, du corps, et c'est l'*angoisse*, soit être bouché par ce qui de l'inconscient se manifeste, et c'est le *symptôme*.

L'angoisse peut venir nommer le réel comme bouchon. Comme notre cartel de la passe a pu le vérifier pour une passe où l'insistance extrême de l'analyste, à la fin de la cure, avait poussé l'analysante à dire ce qu'il y avait derrière la porte d'un rêve d'enfance et qu'elle ne pouvait pas dire : ce qui la bouchait, finit-elle par dire à l'analyste, c'était le boucher, Eichmann. Cette nomination du réel avait eu pour *effect* immédiat, sensible à l'écoute de cette passe, la satisfaction de fin.

La logique borroméenne de Lacan débouche sur ce qu'on pourrait poser comme un théorème : *il n'y a pas d'autre entrée pour le parlêtre dans le réel que le symptôme*. C'est ce que démontre le borroméen généralisé, soit le nœud qui résulte du raboutage, sur le nœud à quatre, de la corde du symptôme avec celle du réel. Ce nœud borroméen généralisé a pour propriété topologique d'*équivaloir à l'homotopie près à un non-nœud, autrement dit à son dénouement*. Cela démontre que c'est bien le quatre du symptôme qui est le *générateur* du réel du trois déchaîné, comme tel hors sens, dont le symptôme, en tant que le raboutage de l'interprétation l'a réduit à ce qu'il a de plus réel, est donc bien *la seule entrée*.

On voit bien qu'avec la « Proposition de mai 76 » où Lacan redéfinit la passe à partir de la satisfaction de fin, celle-ci ayant pour *condition borroméenne* que le *parlêtre* soit *entré par le symptôme dans le réel*, c'est-à-dire en ait pris compte, on change de modèle par rapport à celui de la « Proposition d'octobre 67 ». Là, le modèle topologique de l'analyse n'est plus le tore de la névrose que l'analyse reproduit et d'où la coupure de la passe fait chuter l'objet. *Le modèle, ce n'est plus la névrose, c'est le parlêtre, ce n'est plus le tore, c'est le nœud borroméen* (bien que chaque corde du nœud soit en fait un tore). Le modèle de la passe par le réel, c'est le nœud que Lacan dit *pépère*, qu'assure le quatrième rond du symptôme et par lequel l'inconscient s'effectue. L'analyse peut alors se définir comme *la reproduction de ce nœud du symptôme, de ce que l'analyste se couple, fasse circularité avec lui*.

La séquence opératoire n'est donc plus comme dans « L'étourdit » : pliure du tore (ou trouage pour la bouteille de Klein) – coupure – couture. La séquence opératoire serait plutôt : *ratage*, lapsus du

nœud R.S.I., car les ronds ne se nouent qu'à ce qu'ils ne soient pas noués – *nouage au quatrième* rond nominateur du symptôme (avec un recours possible, si ça rate encore, à un cinquième, voire un sixième rond nominateur) – mise en consonance du symptôme et de l'inconscient par *tiraillement* du dire de l'interprétation – *raboutage* du symptôme au réel qui produit le borroméen généralisé – *dénouement* par accomplissement de la coupure, *seule à faire chuter le sens auquel le symptôme était lié.*

La coupure concerne *le dire, ce qui s'en écrit*, et non ce qui se dit. *Il y a coupure pour autant que ce dire fait nœud.* C'est vrai de la topologie préborroméenne de 1972 (« L'étourdit ») autant que de la topologie de 1976. Mais la coupure de 1976, la coupure du dire qui fait nœud *borroméen* ne suit pas le trajet par lequel le nœud torique se ferme d'un tour double. Ce n'est pas non plus la coupure d'un rond ou d'une corde qui libère les autres. *C'est ce qui, dans l'écriture même du nœud, dénoue, délie les trois.* La coupure vient d'une équivoque qui est propre au borroméen généralisé, équivoque qui est non pas homophonique mais *homotopique*. La satisfaction du dénouement de l'analyse, c'est d'avoir signé cette équivoque qu'écrit le nœud que fait le dire.

J'en viens à la question que nous pose Armando Cote pour introduire le débat : sur quel point la topologie a transformé le plus la manière de penser la psychanalyse ? Je réponds : *sur le temps*, la manière de penser le temps *de l'analyse* et le temps *dans l'analyse*. La topologie est ce qui permet le mieux de penser ce qu'est la coupure, que ce soit celle de l'inconscient ou celle de la séance, et ce qu'elle fait chuter : l'objet *a*, dans la première version de la passe, le sens, dans sa version 76.

Pourquoi la topologie transforme-t-elle notre façon de penser la psychanalyse ? Parce que la topologie, c'est *l'analyse in situ*, l'analyse *dans son site, dans le site du dire, du nœud que le dire y fait et qui ne dit rien que des trous qui s'y trouvent.* La topologie, c'est ce qui faudra (futur de faillir) de ce qu'il faut de temps pour comprendre l'*aion*, le destin dont chacun, comme poème, est porteur.

Alors pourquoi un livre sur la topologie et la poésie ? Parce que, dirai-je avec Hans Bender et Georg Christoph Lichtenberg, *mon poème est mon couteau sans lame et auquel manque le manche !*

*
* *

Intervention d'Érik Porge

Merci à vous d'avoir organisé ce dialogue avec Michel Bousseyroux, vous-même et l'assistance. Même si l'organisation ne se prête pas à resserrer la discussion autour du point précis qui nous intéressait lors de nos échanges antérieurs, j'essayerai de donner les moyens d'entrer dans ce débat-là, à partir de certaines indications concernant le nœud borroméen généralisé. C'est en relation à celui-ci que je soulève des objections à votre idée que le réel est un cinquième rond du nœud borroméen et que le nœud borroméen généralisé résulte d'une mise en continuité du symptôme et du réel.

Par rapport aux questions d'Amando Cote, j'ai cru comprendre qu'il fallait revenir sur certains présupposés basiques de la topologie. J'ai essayé de faire quelque chose de simple. Toutefois, je commencerai par la question que votre colloque prochain pose sur la fin de l'analyse et la passe.

Il a fallu attendre 1925 pour que l'IPA, créée en 1910, déclare qu'il faille faire une analyse personnelle pour exercer la psychanalyse. C'est donc relativement tard. Freud lui-même prenait beaucoup de liberté avec cette exigence dans les conseils qu'il donnait.

Dans son grand texte de 1937, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », il est assez surprenant de lire que Freud commence son article par la question de savoir comment raccourcir la durée des analyses, même s'il arrive à reconnaître que l'évolution des analyses ne va pas dans ce sens-là. Il reste qu'il situe cette préoccupation en fonction d'une analyse thérapeutique. Comment faire les analyses les plus courtes possibles sans prendre le risque d'une rechute avec un symptôme, se demande-t-il ? Y a-t-il une fin naturelle (*natürlich*) à l'analyse au-delà de laquelle l'analyse peut continuer mais n'apporterait plus rien d'autre de nouveau ? Cela le conduit à définir la limite d'une analyse comme étant celle du « désir de pénis » (*Peniswunsch*) ou de la « protestation mâle », l'expression « roc de la castration » n'étant pas de Freud.

On constate dans son article que, par rapport à la question sur la durée et la limite naturelle de l'analyse, les exigences de Freud sont limitées concernant les analystes eux-mêmes. Sa question est : comment leur épargner une analyse trop longue et bien des souffrances, car ils sont déjà assez malheureux (du fait de la perfection que l'on attend d'eux) ? Il faut certes une analyse personnelle, mais elle ne peut être que « brève » et « incomplète » « pour des raisons pratiques ». Pour qui veut devenir analyste, l'analyse a pour but de fournir à un maître extérieur (*Lehrer*) les éléments lui permettant de juger si le candidat peut poursuivre sa formation. Cette aptitude repose sur :

- la ferme conviction de l'inconscient ;
- l'émergence de quelque chose de refoulé et l'acceptation de quelque chose à quoi on ne croyait pas ;
- la formation d'un premier échantillon d'analyse qui indique la technique, le chemin à suivre.

Il en rabat beaucoup sur les exigences imposées par ailleurs aux analystes en 1937. Dans cet article, Freud répond à ce que vous avez cité de Ferenczi qui voulait pousser les analyses jusqu'à une sorte de perfection, avec des critères rigoureux pour être sûr que les analystes soient totalement « clean ». Voilà, en résumé, ce qui ressort de la position de Freud à la fin de sa vie en ce qui concerne la fin d'analyse des analystes.

Par la suite, dans les associations analytiques, la discussion portera sur ce qui permet de juger de l'aptitude du futur psychanalyste. La fin de l'analyse est en discussion selon des critères définis par des analystes extérieurs à l'analyse du candidat et pour juger de son aptitude.

Lacan renverse les choses quand il pose la question de la spécificité du désir de l'analyste en acte dans le saut de la position analytante à celle d'analyste. Avec le passage de l'acte analytique, c'est une nouvelle notion qui voit le jour. Personne n'avait auparavant formulé que « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». C'est un énoncé qui fait rupture avec le fait de s'en remettre à un jury extérieur qui autorise. Cela veut dire que l'analyste fait un acte dont seul lui, et quelques autres, peut s'y autoriser. Un acte aussi qui l'autorise comme « lui », c'est-à-dire en partie à son insu. Il en résulte que c'est celui qui fait l'acte qui peut en témoigner devant d'autres. Les autres

l'autorisent à témoigner, pas à faire l'acte. On n'est plus dans l'ordre de l'aptitude, de la garantie professionnelle. Témoigner de son acte est tenter de répondre à la question de la spécificité du désir de l'analyste qui fait acte. Y a-t-il un désir spécifique pour devenir analyste ? Y a-t-il quelque chose de spécifique dans cet acte de celui qui s'autorise d'être analyste, s'il n'est pas un être autorisé selon des critères ? Gérard Pommier, par exemple, dont on trouve un texte sur le site du *Manifeste italien pour la défense de la psychanalyse*, pense qu'il n'y a pas de spécificité du désir de l'analyste, que c'est un désir comme un autre, un avatar du complexe d'Œdipe.

En 1967, Lacan instaure la procédure de la passe. Deux questions sont mélangées : celle de la fin d'analyse didactique, où l'analyste s'autorise de lui-même et ce n'est pas un maître qui autorise l'élève à l'issue d'une formation professionnelle, et celle de la fin d'analyse thérapeutique.

Mais qu'est-ce qu'on appelle une fin d'analyse ? Quand on arrête de voir l'analyste ? À quel moment est la passe ? Avant, pendant, après la fin de l'analyse ? Nous savons que dans les faits c'est variable. On peut distinguer la fin qui produit l'analyste de celle qui est thérapeutique. Les deux peuvent coïncider. Mais ce n'est pas forcément le cas. Il n'en reste pas moins que les deux ne sont pas du même niveau.

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 » sur le psychanalyste de l'École, ce qui est visé, c'est le passage de l'acte analytique qui fait passer de la position d'analysant à celle d'analyste de l'école. Pour Lacan, à ce moment-là, il y a coïncidence des deux fins, didactique et thérapeutique, ou plutôt il ne se pose pas la question de leur distinction. La fin de l'analyse dont on peut parler est la fin de l'analyse didactique, le moment structural d'un changement, celui qui conduit à devenir analyste, avec la chute du sujet supposé savoir et l'engendrement de la bande de Möbius entre l'être de désir et l'être de savoir. Il y a donc une fin d'analyse naturelle, structurale qu'on peut légitimement établir sans considération thérapeutique, c'est une fin interne à l'analyse.

Le problème que cela fait surgir est que cette structure de la fin débouchant sur le devenir analyste devrait dissuader de vouloir devenir analyste. Cela se présente comme un paradoxe. Car pourquoi

quelqu'un qui arrive à ce point de chute du sujet supposé savoir voudrait-il occuper la place de sujet supposé savoir dont il découvre la vanité ? Lacan ne recule pas devant la considération de ce paradoxe. Il parle d'un « acte de foi » à ce moment dans le sujet supposé savoir. Dans le moment même où le sujet supposé savoir chute, il est rétabli par un acte de foi. Comment comprendre cela ?

Je fais l'hypothèse que la chute du sujet supposé savoir se ferait en deux temps : un premier temps où le sujet est divisé entre destitution devant la chute du sujet supposé savoir et acte de foi en lui, un deuxième temps où il abandonne pour de bon l'illusion du sujet supposé savoir lors de sa pratique d'analyste. Selon que le témoignage de passe se produit à l'un des moments ou à l'autre le résultat sera différent. Il me semble que le deuxième moment, qui confirme le premier en le redoublant, est le plus propice à recueillir un témoignage sur l'acte analytique du passage à l'analyste. Car c'est seulement à ce moment que l'analyste éprouve ce que Lacan appelle le « porte-à-faux » de sa position, ce qui veut dire que le sujet éprouve le semblant de sa position de sujet supposé savoir pour l'autre. Le désir de l'analyste doit être vérifié par sa mise à l'épreuve dans la pratique analytique. Alors seulement l'analyste peut se passer de l'acte de foi dans le sujet supposé savoir.

Comme le dit Lacan, le désir est articulé mais ne s'articule pas. Il est articulé entre autres à la jouissance, à la demande, mais le sujet ne peut pas dire « mon » désir d'analyste, au risque d'être dans l'idéalisation. Il faut que son désir soit mis en acte pour savoir s'il s'agit bien du désir d'analyste. Autrement, on colle des étiquettes, des modèles prêts à porter.

Que signifie le titre de l'article de Freud « Analyse finie et analyse infinie » ? Je pense que le « et » n'oppose pas les deux termes. L'analyse finie est finie *et* infinie. Il y a fin d'analyse quand justement s'atteint une limite finie et infinie. Du fini dans l'infini et inversement. Comme avec les nombres transfinis, comme avec les suites périodiques de décimales, comme avec la perspective... La fin de l'analyse finie et infinie est celle qui permet de cerner la limite d'un incommensurable (sans commune mesure) entre la tâche analysante et l'acte analytique. Un incommensurable qui va se répéter à l'infini dans la pratique analytique et, ce faisant, constituer l'incommensurable

comme limite finie. Ce n'est pas un infini qui repousse la limite atteinte, mais un infini qui vient la confirmer comme limite. C'est cet écart du passage du fini au fini *et* infini dans la pratique analytique que réaliserait l'identification au symptôme de la fin de l'analyse, rendant l'analyste apte à occuper la place de moitié de symptôme pour l'analysant. Cette identification se situerait entre l'acte de s'autoriser et une transformation du symptôme, soit entre la fin didactique de l'analyse, l'acte de s'autoriser, et la fin thérapeutique, la satisfaction de la transformation du symptôme.

Disons un mot sur le rapport de la passe avec l'institution analytique qui l'accueille. Dans ce qu'on appelle par raccourci « la passe », il n'y a pas que le dispositif ternaire de la passe (qui est à rapprocher de la ternarité du mot d'esprit), soit la rencontre du passant avec les passeurs puis celle de ceux-ci avec le cartel de passe procédant ou pas à nomination. Il faut compter aussi le temps de la passe qui émerge dans l'analyse et qui pousse à vouloir témoigner, et compter la publication de la nomination avec les lettres AE au public de l'école et au-delà. Donc trois lieux et trois temps complètement articulés mais séparés : le lieu de la cure, celui du dispositif et celui de l'École. La façon dont ils s'articulent fait encore l'objet de débats, souvent obscurcis par l'oubli qu'ils sont bien trois, articulés mais pas en continuité.

On connaît les critiques à l'endroit de la nomination AE, qui serait selon certains en réalité un titre donnant pouvoir et obligations de devoirs. Pour répondre à ces critiques, qui sont parfois justifiées, il faut, me semble-t-il, d'une part partir d'une formalisation des trois temps et trois lieux de la passe et d'autre part distinguer l'acte de nomination par le cartel de passe, qui entend les passeurs, et qui à l'issue dit si oui ou non quelque chose est passé du désir de l'analyste, distinguer cela, donc, de la publication au public de l'école de la nomination au moyen des lettres AE.

La nomination par le cartel est une nomination qui passe uniquement par la parole indirecte, elle articule du réel avec du symbolique. Dans le temps second de l'annonce à un public élargi de l'inscription du nom d'AE, on change de registre. On passe d'un registre de l'ordre de la parole à un registre de l'inscription, inscription comme membre distingué dans une école à un certain moment de son élaboration théorique.

Il y a là deux versants de la nomination, le deuxième étant plus proche de la dénotation. Sur ce versant, ce qui s'était articulé de réel et de symbolique au premier temps se noue plus étroitement avec l'imaginaire. Dans chaque temps le nouage n'est pas le même.

Dans l'institution où je suis j'ai proposé de faire une nomination en deux temps, la publication des lettres AE se faisant après une certaine durée par rapport à l'annonce aux intéressés (passant, passeurs). Dans certains pays (Les Comores par exemple) il y a une première nomination restreinte au cercle élargi de la famille, puis dans un écart temporel variable déclaration du nom aux autorités légales.

Je m'aperçois que le temps passe et que je n'aurai pas le temps de développer tout ce que j'avais préparé. Aussi, afin de laisser son temps à la discussion, ne vais-je pas parler du mode de penser topologique et terminer très vite sur la question de l'identification au symptôme qui est l'objet de mon livre. L'importance que vous mettez dans votre école sur cette notion chez Lacan, je la mets aussi, même si ce n'est pas toujours de la même façon.

Sais-je bien de quoi il s'agit dans l'identification au symptôme ? J'ai pris une méthode qui est de voir comment les deux notions d'identification et de symptôme se croisent dans leur évolution chez Lacan. Il m'est apparu qu'elles se croisent en deux endroits : sur la question de la transformation du symptôme et sur la question de la lettre.

D'abord la question de la transformation du symptôme. Le symptôme *est* une métaphore, écrit Lacan en 1957. Or la métaphore est déjà une sorte de transformation, une création poétique suite à une opération de substitution. Cependant, la conception du symptôme a évolué chez Lacan et il n'en est pas resté à celle du symptôme comme métaphore. « Quelle est la limite de la métaphore ? » demandait-il en 1975 au début du séminaire *R.S.I.* Cette question aboutit à la fabrication du nœud borroméen avec une quatrième consistance appelée nomination. On sait que dans un nœud borroméen à quatre consistances celles-ci forment deux couples de deux. Lacan appelle alors *symptôme* le couple nomination-symbolique, *inhibition* le couple nomination-imaginaire et *angoisse* le couple nomination-réel, faisant ainsi un pont entre la ternarité freudienne « inhibition, symptôme, angoisse » et le ternaire R, S, I.

La question sur l'erre de la métaphore surgit à partir du nœud borroméen et de sa topologie. Lacan y répond avec la topologie. Il y a une immixtion de la structure du langage (la métaphore) dans la topologie. À partir du moment où on désigne un des trois anneaux d'un nœud à trois du terme de réel, on entre dans la métaphore car on se situe dans le registre de la substitution : on choisit le terme réel au lieu de celui d'imaginaire ou de symbolique. Désigner un des anneaux du terme de réel est une nomination métaphorique du réel. Or celle-ci est en contradiction avec la définition du réel lui-même qui est hors sens car il est celui du nombre trois.

Lacan résout la contradiction en faisant intervenir le nœud borroméen à quatre consistances. Donner à la nomination une consistance à part entière crée un écart entre le dire de nomination et ce qui est nommé. La nomination du réel ne se confond pas avec le réel. À l'opposé, quand c'est un anneau qui est nommé réel, la nomination fait partie de ce qui est nommé, comme si en l'occurrence le réel était porteur de sa propre nomination, comme un attribut. C'est une métaphore du réel. Celle-ci n'en est pas moins productive puisque c'est à partir d'elle que l'on peut faire des permutations de R avec les autres consistances S et I et ainsi compter six combinaisons possibles, trois dans un sens et trois dans l'autre : RSI, SIR, IRS et ISR, SRI, RIS. IRS, par exemple, c'est imaginer le réel du symbolique, c'est le premier pas de la mathématique que prolonge celui de la psychanalyse. Le réel métaphorique est un réel en connexion et possible permutation avec les autres dimensions.

Mais en même temps que le réel métaphorique, lié au sens, il y a le réel hors sens, lié au nombre et au nouage comme tel du borroméen. Y compter en plus (l'un en plus) un quatrième anneau dit nomination, c'est donner à celle-ci une dimension de réel, réel hors sens du nombre et du nouage, puisque cette quatrième consistance est équivalente aux autres dans le nouage borroméen. C'est à ce titre que le quatrième anneau borroméen, dit de nomination, quand il se couple avec l'anneau du réel, dans l'angoisse, concilie, à la façon d'un compromis au sens freudien (c'est-à-dire d'un symptôme), le réel métaphorique d'un anneau désigné réel et le réel hors sens du borroméen. Dans l'angoisse il y a couplage d'un réel de la nomination avec la nomination du réel.

Le nœud borroméen généralisé provient d'une mise en continuité de deux des anneaux (de deux couples différents) d'un borroméen à quatre. Lacan ne précise pas quels anneaux (réel, symbolique, imaginaire, nomination) sont mis en continuité. Vous dites, Michel Bousseyroux, qu'il s'agit du symptôme et du réel. Pourquoi pas ? Ce peut être une possibilité, mais pas la seule. Il n'y a pas de contrainte à ce que la nomination précède le nouage. Ce peut être aussi une continuité avec l'angoisse ou l'inhibition. Et c'est là l'intérêt de ce nœud : la mise en continuité de deux anneaux non désignés à l'avance instaure une équivalence entre l'inhibition, le symptôme et l'angoisse. C'est dans la mesure où ce nœud réalise cette équivalence que j'en fais le support de ce que j'ai appelé le symptôme généralisé, terme générique pour le symptôme, l'inhibition et l'angoisse. De même chez Freud « symptôme » était un terme générique pour symptôme, lapsus, acte manqué, rêve... Ce nœud borroméen généralisé est un nœud borroméen à trois consistances qui garde la mémoire du quatre. Il fait cette opération de généralisation du symptôme.

*
* *

Discussion

Colette Sepel : Vous m'avez beaucoup fait travailler tous les deux. Je voudrais dire, au mourir d'épuisement de Ferenczi, une remarque de Lacan en référence au *Séminaire II* : on est sûrs qu'on est au cœur de la psychanalyse quand c'est un amusement. Il y a une différence entre épuiser la chose et s'amuser. On a d'un côté épuisé le truc jusqu'à l'assèchement et de l'autre l'intérêt, la dimension du jeu de la lettre, du jeu de mots, jusqu'à ce nœud qui dénoue, quelque chose d'impensable, d'irréalisable, mais du côté du jeu. Ce qui fait qu'on va vouloir occuper cette place. Il y a la dimension du jeu de la lettre, du jeu qui dénoue.

Érik Porge, je vous remercie d'avoir fait commencer la chose en 1923, période où Freud met en jeu un concours sur le lien entre théorie et pratique. Rank et Ferenczi ont répondu au concours. On voit là la rupture du comité secret, la disparition des essais de théorisations

et quelque chose qui va échapper à cette conception de ce qui fait la psychanalyse en acte.

Dans le séminaire *L'Acte analytique*, difficile, le désir de l'analyste, différent du vouloir être analyste, c'est cet avatar particulier du destin de la pulsion, au moment où *- phi* et *a* se dissocient, qui donne cette possibilité de jeu, cette espèce de dimension autre. C'est ce que votre exposé m'a donné envie de retravailler.

Patrick Valas : Je vais faire trois remarques.

Dans la conception de la « Proposition de 67 » on se repère par rapport au discours analytique. Il y a bien un analyste et un analysant, la destitution subjective se trouve du côté de l'analysant et le désêtre du côté de l'analyste. Dans la conception borroméenne, où est l'analyste que Lacan épingle en 1974 d'être en position de symptôme ?

La distinction entre symptôme et sinthome doit-elle se faire ? Je le pense. Car le symptôme est logé en $S(A)$, alors que le sinthome est en $S(A \text{ barré})$. D'ailleurs, Lacan le dit explicitement, le sinthome a baissé d'un cran, de façon régrédiente par rapport à l'orientation de l'intentionnalité du sujet. Il faut dire aussi que sur le nœud borroméen, Lacan situait d'abord le symptôme au niveau de la lunule du réel mordant dans le symbolique, puis après dans la lunule où c'est le symbolique qui mord sur le réel. Cela rend compte d'une certaine difficulté à situer les choses.

On disait que le séminaire de Lacan s'était terminé en nœud de boudin, or Lacan en marque le point de finitude de façon très précise. À la dernière leçon de *La Topologie et le temps*, il dit que la question est de savoir si dans le nœud borroméen à trois le quatrième rond (soit le symptôme) est implicite, ou bien s'il doit être explicite pour que le nœud puisse exister. Il précise en chercher la solution mathématiquement.

Sol Aparicio : Une petite question à Michel Bousseyroux, sur un point. Tu évoquais la sortie du nœud de trèfle paranoïaque. L'idée serait que le symptôme, quatrième qui noue les trois, permettrait cette sortie, c'est ça ? Conçois-tu cela comme ce qui advient dans le travail analytique avec un sujet paranoïaque ?

Et une question à Érik Porge : j'ai été frappée de l'accent que tu as mis sur la distinction entre fin de l'analyse thérapeutique et fin didactique. C'est heureux d'entendre des collègues d'autres groupes analytiques, cela permet de sortir de l'entre-soi et d'entendre les choses autrement. « Chez nous », je le mets entre guillemets, je n'avais pas entendu cet accent. Tu as situé et distingué les deux très nettement : la fin thérapeutique du côté de la transformation du symptôme, et la fin didactique du côté du « s'autoriser ». Mais n'y a-t-il pas une articulation très étroite entre les deux ? Même si la transformation du symptôme peut aller au-delà du « s'autoriser », au-delà de la fin effective de l'analyse, la transformation du symptôme se poursuit, ce qui a une incidence sur le « s'autoriser », la question de l'acte est à la fois ponctuelle et pas du tout ponctuelle...

XXX : Michel Bousseyroux, j'aimerais que vous précisiez ce que vous disiez au sujet de l'équivoque homotopique.

Michel Bousseyroux : Il faudrait des heures pour discuter de tout ça. C'est colossal.

Il y a des points de divergence avec Érik Porge, il faudrait voir où ça coïncide, mais il y a aussi des points de convergence, il faudrait voir les conséquences par rapport à la doctrine. On va essayer.

L'homotopie est une question délicate car strictement de mathématique topologique. Ce qui est particulier, c'est que je qualifie ça d'équivoque.

L'homotopie mathématique est une propriété découverte par un topologue, Minor : quand on a fait un nœud d'une seule corde et qu'elle repasse sur elle-même en plusieurs endroits, elle forme donc un lacet. Mathématiquement parlant, il est admis qu'on peut passer à travers, on peut inverser le passage dessus-dessous, ce qui est dessus passe dessous, ce qui est écrit dessous passe dessus, comme si cela était transparent. Il peut y avoir équivalence de sorte que ça défait le nouage. Ça libère le nouage, pas besoin d'un coup de ciseau, il suffit de le déchiffrer. Par homotopie, il est possible de les dénouer.

Le nœud de trèfle passe par-dessus trois fois, et donc peut se dénouer par le fantasme qui, lui, ne peut pas se dénouer. Le nœud borroméen à trois peut recouvrir n'importe lequel des trois sur lui-

même, il ne se dénoue pas, c'est seulement dans le nœud borroméen généralisé. Le nœud de Joyce fait intervenir deux autres consistances qui s'autotraversent, ce qui n'est pas mathématique.

Ceci est un pur jeu, jeu du point mort, ce n'est pas des mathématiques, ni de l'imaginarisation, c'est le jeu du point mort. La coupe a des effets de transformation des éléments de la structure. On fait de la topologie quand on parle, c'est son écriture sans schéma, proche de la pratique analytique. Lacan cherche à rendre compte du nouage de RSI avec le nœud borroméen pour les faire jouer entre eux, les nouer de façon différente, les rendre équivalents parce que c'est cela la topologie.

XXX : Cela a-t-il à voir avec la bande de Möbius ?

M. Bousseynoux : Non, mais avec le bord de la bande de Möbius.

XXX : Si on pousse l'homotopie trop loin, le nœud de trèfle et le nœud du fantasme se défont aussi par homotopie. Ne faut-il pas limiter l'homotopie pour avoir une topologie plus dure ?

M. Bousseynoux : C'est vrai, le nœud de trèfle peut se défaire si on lui applique l'homotopie. Mais la topologie des nœuds est hypersouple, tout dépend de la lecture et du déchiffrement, comment c'est lisible et comment ça s'écrit. Le problème est : ce qui se dit, comment ça s'écrit ?

Érik Porge : La particularité du nœud borroméen est que c'est seulement avec le nœud généralisé que ça se dénoue. Le nœud de Joyce, c'est entre deux autres consistances. Lacan extrapole et fait consistance avec des consistances différentes.

C. Sepel : Il y a une sorte d'ascèse anti-identificatoire, tout ça est un pur jeu, à propos duquel l'analyste P. Julien parle du jeu du point mort, c'est faire passer quelque chose de ça.

P. Valas : Lacan a fait un usage de la topologie extrêmement simple. La propriété borroméenne qu'il retient est celle-ci : quand on coupe un nœud, tout se défait. C'est en ça que c'est clinique. Cela a des effets de transformations structurales, comme on peut en repérer

dans la clinique. Soury disait que l'on fait de la topologie quand on parle, c'est ça la topologie.

Dans « L'étourdit » Lacan écrit et il n'y a aucun schéma, c'est ce qui est compliqué. C'est dans la pratique qu'il a découvert le nœud borroméen. Ce qui lui permet de faire jouer entre elles les catégories hétérogènes R.S.I. et de les rendre équivalentes, parce que c'est ça que l'usage de la structure borroméenne rend lisible.

M. Bousseyroux : C'est dans le dit analytique qu'il s'agit de le prendre. Effectivement, avec le nœud borroméen, on arrive à autre chose que ce qui est en jeu dans la topologie des surfaces. Il est aux prises avec quelque chose qui se parle. Avec les séminaires du nœud borroméen, il y a une dimension de monstration qui est fondamentale. Il ne s'agit pas que de le dire mais de le faire. Avec le nœud borroméen il y a des contraintes, si on raisonne avec l'homotopie il n'y a pas de contrainte.

Ce que dit Érik Porge est extrêmement important sur la question de la nomination des ronds. À partir du moment où on veut nommer le réel, on le déplace dans l'aire de la métaphore. Le problème est le réel, il est hors sens. Est-il noué ou pas noué ? Dès qu'on le noue on retombe dans la métaphore.

Le problème étant qu'on retombe dans la paranoïa avec les nœuds, du fait de la confusion, en nommant tel rond, tel rond... on est dans un forcing. Ce forcing ne tient pas, les trois ronds se confondent, sont équivalents, c'est pourquoi on retombe sur le trèfle de la paranoïa, dans un engluement imaginaire. Lacan trouve la réponse dans ce quatrième pour échapper à la régression vers le trois en un, pour échapper à cette équivalence.

Dans la problématique du symptôme, il tombe sur une solution provisoire par rapport au borroméen généralisé. Il résout partiellement ce problème de la confusion des nœuds, car la problématique est symétrique dans le nœud à 3. Avec le nouage à 4 apparaît une contrainte : c'est un nœud dissymétrique, dans lequel deux couples se forment qui ne peuvent pas se substituer n'importe comment. C'est la contrainte logique que Lacan essaye de résoudre avec le séminaire sur Joyce.

P. Valas : La conception borroméenne invalide-t-elle la conception de la passe par la traversée du fantasme ?

M. Bousseyroux : Avec la « Proposition », on sait à quoi s'en tenir. Désêtre et destitution subjective, la vraie fin et la fausse fin.

P. Valas : Comment l'analyste défini comme symptôme, et non plus comme tenant lieu d'objet a , est-il noué dans le transfert avec l'analysant pris comme sujet borroméen ?

M. Bousseyroux : Lacan ne dit rien du symptôme dans la proposition de 1967, il ne parle que du fantasme. En 1976, il situe le nœud de l'analyse par rapport au symptôme.

P. Valas : Il est en train de découvrir que le symptôme est cause du fantasme, alors qu'auparavant c'était le fantasme originaire qui était cause du symptôme.

M. Bousseyroux : Dans la « Proposition de 67 », Lacan ne dit rien du symptôme car il pense qu'il peut se réduire.

Le virage de 1976 : change le point de vue sur le symptôme à partir de « La troisième ». Le symptôme est de l'ordre du réel, et côté inconscient Lacan repense la question autrement que par le sujet supposé savoir. Comment en finir avec le déchiffrement, pas d'autre solution en 1967 que le deuil de l'objet a . Donc ça pose le problème de l'inconscient réel, là où on est plus dans le sens, et de l'identification au symptôme.

P. Valas : Joyce donne un éclairage du rapport du sujet au langage et ouvre à Lacan une voie de compréhension du sinthome.

É. Porge : Il parle d'identification au symptôme et non au sinthome.

Les débats sur la différence entre les deux termes ne sont pas convaincants, ils donnent lieu à des débats obscurs, dans une sorte de bipartition, comme s'il y avait deux structures.

Ce qui est intéressant chez Lacan, c'est comment il maintient l'équivoque. Le sujet supposé savoir est fondamentalement équivoque. Il y a bien deux termes, mais sinthome fait partie de l'équivoque de

symptôme. Elle l'interprète comme peut le faire l'écriture. Dans le symptôme il y a le « sympt », dans le sinthome, il n'y a plus le « sympt », il y a chute de la *ptosis* du symptôme, dans le symptôme quelque chose ne chute pas.

Sinthome est un terme qu'il a appliqué à Joyce, qu'il a utilisé pour Joyce.

P. Valas : À Rome, quand il fait son schéma du nœud borroméen, Lacan met le symptôme dans le rond du symbolique puis le déplace dans le réel. Le quatrième rond, il a du mal à le situer. C'est très difficile à comprendre. Il y a aussi des équivalences qui ne rendent pas les choses faciles à saisir.

É. Porge : Il a fallu attendre 1972. Avant, en 1962, sur le trait unaire, c'est encore le signifiant. Il n'y a pas identité. À la fin du séminaire sur l'identification, c'est la double boucle. Il reste dans une équivoque. La lettre c'est le signifiant et le signifiant c'est la lettre.

XXX : Il y a une différence importante entre le nœud borroméen à 3 et à 4. C'est l'introduction d'une specularité qui renvoie aux deux identifications. Si elle est manquante, ratée, cette identification au symptôme qui n'est possible que par... C'est l'acte de mise en continuité. Soit on est dans la paranoïa, soit on est dans le fantasme. L'homotopie nous fait repartir de zéro avec les trois ronds.

Olga Médina : Je ne comprends pas très bien, la question du déni au moment de la passe. Quelqu'un qui a expérimenté cette passe et qui ne donne pas de terme à l'analyse, cela a-t-il à voir avec le déni ?

Irène Tu Ton : Concernant la traversée du fantasme, il y a nécessité de saisir ce qu'il en est du mirage, est-ce la nécessité de saisir ce qu'il en est du réel ?

Le fantasme est en place de bouchon, il faut saisir quelque chose de ce mirage-là ? N'est-ce pas en rapport avec ça ? Le symptôme comme reste. La nécessité dans l'analyse d'en passer par là.

M. Bousseyroux : Le fantasme dans la « Proposition de 67 », ce qu'on a appelé la traversée du fantasme et dont on a abusé...

P. Valas : C'est Miller, il faut le dire.

M. Bousseyroux : Ça vient de la fin du *Séminaire XI* où il s'agit de la traversée du plan des identifications que Lacan lie à la topologie du huit intérieur.

Mais la topologie propre au nœud du fantasme, à la fin du séminaire *Encore*, est un huit clipé par un anneau rond, ce qu'on appelle la chaîne de Whitehead. Sa propriété n'est pas qu'il peut se séparer, se couper, mais que ses deux consistances sont réversibles par simple déplacement de continuité. L'objet devient le sujet et le sujet devient l'objet. C'est une transformation continue. Ce n'est pas une traversée mais un passage par l'objet. Un chavirement du fantasme où tout à coup le sujet s'aperçoit objet.

Quel est le rapport entre cette question du bougé du fantasme qui permet le passage à l'analyste, avec le symptôme ? Il y avait l'idée que le fantasme était primordial et avait une prédominance sur le symptôme, c'est une interprétation freudienne selon laquelle c'est le fantasme qui détermine la signification du symptôme. Avec l'arrivée de la conception borroméenne du symptôme on inverse les choses. C'est le noyau dur du symptôme qui détermine les coordonnées de jouissance du fantasme. C'est une sorte de renversement de lecture de la position du symptôme de l'un par rapport à l'autre. Cliniquement, c'est ce qui se vérifie dans beaucoup de passes et de suites. Le fantasme réapparaît dans sa consistance chez pas mal d'analystes, même s'ils ont été nommés AE.

C. Sepel : Pourquoi la traversée le ferait-il disparaître ?

M. Bousseyroux : Non pas disparaître, mais ça change quelque chose.

I. Tu Ton : L'autre n'a rien à voir, c'est sa construction.

É. Porge : Si la fin de l'analyse est marquée, selon les termes de Lacan, par la chute du sujet supposé savoir, donc chute de ce qui est à l'origine du transfert, donc pourquoi cette formation tierce, ce signifiant tiers tombe-t-il ? Quelque chose à quoi il ne peut plus croire, donc pourquoi voudrait-il occuper cette place pour un autre ? Dénî, oui car il y a un « je sais bien que ça n'existe pas, mais quand

même » je vais le faire fonctionner pour un autre mais sans y croire. Comment faire fonctionner ce quelque chose pour un autre sans y croire complètement ?

Je ne dis pas que c'est incompatible, mais je dis qu'il y a un temps structural qui peut être variable, entre ne plus y croire et... Il y a quelque chose de très fort, ça a gouverné notre cure, donc ça a fait un choc. Qu'à ce choc on réponde par un « je n'y crois plus mais quand même » ça peut servir pour un autre, il y a quelque chose de l'ordre d'une division du sujet.

Quand le sujet se projette, il est dans cet état de division, quand il est en place d'être analyste, il est mis à l'épreuve, et quelque chose s'effectue dans une sorte d'après-coup.

P. Valas : Lui il a bénéficié de sa cure, ça lui permet d'occuper cette place comme tenant lieu. Ne plus y croire est la condition pour pouvoir être le tenant lieu, et ça attise le désir.

Claude Lecoq : Ce n'est pas simplement la fin de l'analyse, mais la fin d'une croyance. C'est lié à un autre rapport à la parole. On ne peut plus parler à ce moment-là de passe dans l'analyse.

Le sujet supposé savoir était là bien avant l'analyse. C'est le rapport du vrai au faux. À ce qu'on croyait de vrai, qu'on saurait. Les patients à un moment s'arrêtent de parler.

É. Porge : Dans une relation amoureuse, on est amoureux, un jour ça tombe, soit on reste amis, soit on n'a plus envie de voir la personne et on peut être amoureux à nouveau. L'analyse, c'est pareil.